

INÈS LONGEVIAL FÉMININ PLURIEL

interview
Louise Witt

Artiste française parmi les plus convoitées de sa génération, Inès Longevial voit sa cote s'envoler au rythme d'expositions à travers le monde. Ses figures féminines, souveraines et baignées de couleurs, ont fait sa signature. À partir du 22 octobre, c'est à Paris, à la galerie Ketabi Bourdet, qu'elle dévoilera un nouveau chapitre de cette œuvre en pleine ascension.

Jeune femme au corsage rouge sur fond de végétation : c'est d'un jardin qu'Inès Longevial nous parle, mi-juillet. Elle est en vacances en Espagne, l'entretien s'opère par écrans interposés, qui composent comme un cadre. Elle-même est entrée dans le monde de l'art par la fenêtre. Née et grandie à Agen, cette fille de coiffeur a émergé par Instagram, où ses dessins et ses peintures à l'huile colorées figurant des parties de corps puis des visages (féminins, majoritairement des autoportraits) ont rapidement trouvé un écho. Aujourd'hui, à 35 ans, elle y compte quelque 360 000 abonnés. C'est qu'entre-temps Inès Longevial a dépassé le possible épiphénomène dopé par des collaborations avec des marques en affirmant une sensibilité toute personnelle, entre hédonisme (couleurs addictives, aussi bien pop que romantiques, girly) et mystère (regards insondables, corps citadelles, quasiment défiants). Ce travail, à la fois séduisant et surprenant, changeant comme un ciel d'orage, qui se double de dessins et de poèmes, ouvre une voie singulière. Entretien avec une frémissante et tête chercheuse incessante, comme ses icônes.

HARPER'S BAZAAR : Quel est le thème de votre nouvelle exposition, qui aura lieu en octobre ?

INÈS LONGEVIAL : Elle va s'intituler *In Your Pocket*. Je viens d'avoir un enfant et j'ai été un petit peu contrainte physiquement pendant la grossesse, or les grands formats demandent vraiment un effort. Donc j'ai fait beaucoup de petites toiles, que j'ai ensuite assemblées, comme des puzzles. C'est une méthode que j'utilisais déjà et que j'ai développée. *In Your Pocket*, c'est l'idée de venir voir l'exposition et de repartir avec une petite peinture qui tient dans la poche.

HB : Avoir un enfant a-t-il changé quelque chose dans votre rapport à votre travail ?

IL : J'ai constaté que chez moi la peinture dit les choses avant même qu'elles n'arrivent, elles les annoncent, et en regardant mes toiles de l'année dernière, je vois qu'un processus avait déjà commencé. A priori, je ne voulais pas d'enfant mais une forme de déclin a eu lieu et les toiles que j'ai peintes durant cette période parlent de ce changement. Par exemple, *Skin of a Storm*, l'exposition que j'ai faite en 2025 à New York, comportait beaucoup de grands portraits, très larges, de femmes aux visages retournés, comme en chute. Aujourd'hui, elles me font penser à l'accouchement, à certaines images qu'on peut avoir de ce moment. Et même psychologiquement, à cette espèce d'entre-deux dans lequel on est pendant ces heures-là.

HB : Être artiste et mère s'avère donc compatible, à rebours d'un cliché persistant ?

IL : J'avais très peur que non. Peur que l'un efface l'autre. De ne pas avoir la place pour les deux, de ne pas pouvoir concilier les deux. D'être emmenée du côté de la norme, également. L'exemple de Claire Tabouret, qui en a deux et qui en parle, m'a beaucoup aidée. Et puis, j'ai de la chance de travailler avec mon compagnon, qui est musicien. Nous sommes un duo autour de ce bébé aussi et depuis sa naissance il y a trois mois et demi, j'ai déjà pu peindre, passer du temps à l'atelier. Il y a du changement, néanmoins : je constate que dans le travail, je vais encore plus droit au but qu'avant. Désormais, je suis à la fois patiente dans mes temps de pause et hyperconcentrée dans mes temps de travail.

HB : Pourquoi le corps des femmes est-il omniprésent dans votre œuvre ?

IL : Cela s'est fait intuitivement. Je pense que cela vient d'une préoccupation commune à beaucoup de femmes d'essayer de prendre de l'espace, d'être vue et de dire comment j'ai envie d'être vue. Il y a quelques années, j'ai vu sur Arte un documentaire, *Princesses, pop stars et girl power* que j'ai trouvé passionnant. Il montrait que hormis princesse ou pop star, il n'y avait pas de place pour la femme finalement, qu'il était presque impossible pour nous d'exister juste normalement. Je crois que j'essaie d'ouvrir une porte sur cet espace entre princesse et pop star. Faire des grands formats, c'est prendre cet espace-là, du moins essayer de le prendre. Mais est-ce que cela porte et est-ce que cela portera ? Comme le montre brillamment Camille Morineau / *qui a fondé l'association Aware, qui vise à replacer les femmes du XX^e siècle dans l'histoire de l'art*, des centaines d'artistes femmes ont été complètement oubliées, y compris celles qui avaient eu du succès de leur vivant. L'exposition *Elles font l'abstraction*, présentée au Centre Pompidou en 2021, en a apporté un exemple frappant : plus d'une centaine de femmes qui ont été décisives dans l'art abstrait ont complètement disparu des tablettes alors même que certaines ont été en avance dans le style sur leurs collègues hommes, qui étaient parfois leurs maris. Eux sont restés célèbres...

“Il y a une histoire
de rythmes dans
ma façon de
peindre, comme
une partition.”

HB : Parmi vos références, vous citez souvent Colette et Niki de Saint Phalle.

IL : Je pense qu'elles m'attirent parce que l'une et l'autre étaient des femmes très fougueuses, qui ont vécu une forme de liberté. Chez Colette, c'est *Le Blé en herbe* qui m'a réveillée, ce rapport qu'elle a à la nature, aux couleurs et aux textures de la nature... J'ai lu à son propos « peintre des mots », expression que je trouve très juste. Sa façon de décrire les choses, les fleurs, la mer, est extrêmement sensuelle, très charnelle. C'est puissant, une affirmation, une forme de puissance féminine. Niki de Saint Phalle produit aussi cet effet.

Son travail peut dégager une forme de légèreté et de naïveté dans les dessins et la forme, alors qu'elle peut traiter de sujets très durs, profonds et dérangeants. Cela permet une double lecture intéressante, intrigante. Je pense aussi à Kiki Smith, artiste américaine dont j'adore le travail et la personnalité, très sauvage. Aux films de Chris Marker, *La Jetée* et *Sans soleil*, pour leur manière de tisser les souvenirs. À Louise Bourgeois, pour cette force et cette puissance exprimées avec une singularité rare. Et puis il y a Pina Bausch : j'ai absolument adoré *Kontakthof*, pour cette façon qu'elle a de faire surgir les émotions et les rapports humains avec une intensité incroyable.

HB : Vous vous êtes fait connaître par Instagram. C'est iconoclaste dans le milieu de l'art.

IL : Je n'en avais pas du tout conscience. Je suis née et j'ai grandi à Agen, dans un milieu loin de la culture, mes parents tenaient des salons de coiffure. Mais ma mère, qui est désormais écrivaine, a toujours été très sensible à l'art et elle m'a toujours encouragée, en achetant des catalogues d'expositions notamment. Ensuite j'ai étudié les Arts appliqués à Toulouse et pendant très longtemps, je n'ai pas du tout eu conscience du snobisme qui régissait le monde de la peinture. Je me suis mise sur Instagram, dont c'étaient les prémices, à mon arrivée à Paris, en 2014. Comme je ne voyais pas l'intérêt de poster des photos de moi, j'ai posté des photos de ce que je faisais. C'était sans intention particulière, un peu par hasard, mais au fond, sans doute que je cherchais une sorte de validation dans le regard des autres... Je n'étais représentée par aucune galerie à l'époque [elle l'est désormais par Ketabi Bourdet et Almène Rech]. Ce n'est que plus tard que j'ai pris conscience de l'étiquette « peintre Instagram ». Ça m'a quand même mis un coup. Être regardée de haut parce qu'on a un côté populaire... D'ailleurs, j'ai d'abord été approchée par les États-Unis, moins regardants – peut-être trop peu, d'ailleurs – sur la popularité.

HB : Vous ne montrez pas que vos œuvres, mais aussi comment vous créez, on assiste à une sorte de chorégraphie, qui va du geste très ferme à la délicatesse...

IL : Oui, il y a une histoire de rythmes dans ma façon de peindre, comme une partition. Mais je n'écoute pas de musique en travaillant, plutôt des documentaires télévisés : je ne regarde pas les images, j'écoute. Les sujets sont souvent graves, durs, des récits de crimes par exemple. Parce que ça crée une tension, e pense, qui me permet de garder un rythme soutenu, dont j'ai besoin. Et je me sens très bien pendant ces moments de création, je suis comme hypnotisée, à la fois complètement dans la peinture et tout à fait dans l'histoire que j'écoute. J'en ressors comme après une séance de sport, avec une bonne fatigue.

HB : La couleur est capitale dans votre production. La travaillez-vous particulièrement ?

IL : J'aime me surprendre. Je ne veux absolument pas recréer ce que j'ai déjà peint en couleur. Donc j'essaie toujours de pousser ailleurs. Je ne fais pas vraiment de tests mais je travaille beaucoup les pastels en amont, ce qui me permet de trouver des palettes. Elles sont très souvent liées à New York, un vivier d'inspiration sans fin pour moi. Là-bas, je fais énormément de photos dans la rue. Ces clichés me servent ensuite dans le processus de création, comme des moodboards. Et puis il y a les peaux. La peau me fascine depuis toujours, comme quelque chose dans lequel on peut se perdre. Je la regarde beaucoup, celle des autres, la mienne, et quand on regarde bien, c'est assez fou, les peaux changent tout le temps. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime particulièrement les rouges et les roses : ils donnent un effet peau rouge par le soleil, soir d'été...

HB : À voir votre Instagram, vous êtes gourmande.

IL : Ah oui, j'adore manger ! Et cuisiner. Je suis abonnée à beaucoup de comptes de chefs, je suis allée chez Alain Passard, chez Adeline Grattard, j'ai beaucoup regardé la série de documentaires *Chef's Table*... Pour moi, nourriture et peinture ont beaucoup en commun. Les couleurs, les textures... Je peux d'ailleurs avoir envie de peindre un légume, pour sa texture. Et certaines toiles ont quelque chose de crémeux,

comme du cream cheese, ou de très lisse, un peu comme la cerise. Et c'est aussi pour sa texture, que je trouve très charnelle, que j'aime tant la peinture.

HB : Vous peignez, mais vous dessinez aussi, des cadavres exquis notamment, et vous avez publié un recueil de poèmes. Cela suggère une grande liberté.

IL : Je suis constamment traversée, agitée par des idées... Là, par exemple, j'ai fait un mobile pour mon bébé, à partir de branches et de fleurs, c'est tout bête mais ça m'a ravie ! Peindre, dessiner, écrire, ce sont autant de façons de m'exprimer, avec à chaque fois un rapport différent. Je m'amuse et je m'autorise beaucoup de choses dans le dessin, bien moins dans la peinture. Longtemps, il s'est agi d'exprimer des émotions très personnelles, liées à des choses que j'ai vécues, de me soigner en quelque sorte, maintenant j'ai envie d'élargir le spectre, que mon travail puisse aussi témoigner d'une époque, au-delà de moi. Ces temps-ci, de plus en plus d'artistes femmes gagnent en reconnaissance, je suis très curieuse de voir ce que cela va donner, comment cela sera lu plus tard. Assistes-t-on à un mouvement de fond, auquel je participe ? Je l'espère. 🍷

In Your Pocket, exposition d'Inès Longevial à la galerie Ketabi Bourdet (Paris 6^e), du 22 octobre au 21 novembre.



Severance